LA LIGNE

Francis Alÿs, *Painting / Retoque, 2008*, Vue de l'exposition « The Floating admiral », Palais de Tokyo, 2013

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Pour ce premier numéro de la nouvelle série des Dico-Décode, nous vous proposons de revenir à l'essentiel : la ligne. Tracé, griffonnage, crayon ou délié. La ligne est un trait continu qui suffit à dessiner une figure, écrire un mot ou tendre vers l'abstraction. Elle trace tout autant des frontières que des flèches ou des connexions.

Dans son ouvrage *Une brève histoire des lignes* (2011), Tim Ingold analyse la production de lignes dans l'activité humaine quotidienne. Marcher, écrire, dessiner ou tisser sont autant de gestes qui reviennent à former des lignes.
L'histoire de l'art occidental oscille pour lui entre deux types de lignes : la trace du geste et l'idéal de la ligne droite. Aux traces des peintures rupestres succèdent les plans et les segments de la géométrie euclidienne durant l'Antiquité. À la Renaissance, la peinture se saisit de l'invention de la perspective : le monde est représenté grâce à des lignes de fuite, d'aplomb ou d'horizon. Mais la ligne est brouillée par les *sfumato* de Léonard de Vinci (1452-1519), une technique picturale qui donne au sujet des contours imprécis. Chez les impressionnistes au XIX^{e} siècle, la ligne néglige elle aussi les contours, elle dilue la vision et préfère rendre compte des reflets insaisissables que de la stabilité des choses. Plus tard, l'architecture moderniste du XX^{e} et ses constructions géométriques font apparaître des lignes droites et épurées. Elles sont recouvertes à la fin des années 1970 par des tags et des graffitis. C'est la naissance des arts urbains qui remettent au centre le geste, la trace de l'expression d'une colère sociale. La ligne se multiplie enfin à la fin du XXI^{e} siècle avec le développement de l'informatique : les lignes de codes produisent des lignes statistiques, reflet d'une société qui se complexifie.

A travers de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo, nous verrons comment la ligne peut devenir un outil politique pour dessiner des corps, créer des connexions, cartographier les flux du monde contemporain, la dureté des frontières et les mouvements qui tentent d'y échapper.

Esquisser des corps

Le contour des formes

→ Özgür Kar

Pour l'exposition « Anticorps » (2020), Özgür Kar présente deux sculptures composées d'écrans noirs sur lesquels ondoie une ligne blanche. La définition de l'image est à ce point précise qu'elle semble créer un dessin sur un tableau noir. Étirée jusqu'aux bords du cadre, cette ligne trace les contours d'un corps confiné dans un espace trop petit pour lui. Özgür Kär évoque la question de l'érotisme à l'heure du numérique et de la distanciation sociale : la simple ligne parvient-elle à donner l'illusion d'un corps et la haute définition celle du contact ? Les caresses sur les corps sont-elles peu à peu remplacées par les scrolls sur nos smartphones ?

Özgür Kar, *COME CLOSER*, 2019. Courtesy de l'artiste et Édouard Montassut (Paris). Vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Crédit photo : Aurélien Mole

→ Carlotta Bailly Borg

Tout comme les corps que dessine Özgür Kar, ceux peints par Carlotta Bailly Borg sont inspirés par les enluminures persanes et ottomanes et enfermés dans des surfaces en 2D. Ils ne sont pas ici confinés dans des écrans mais des plaques de verre. Ces panneaux deviennent autant de portraits de personnages androgynes et troublants éloignés de toute conception stéréotypée du corps.

« Les lignes, les courbes fluides proches de la calligraphie font de ces personnages des corps mous, des formes proches du ver de terre. Ils sont asexués mais sexuels, à la fois hommes et femmes, et s'imbriquent dans des compositions compactes. On peut aussi y voir un écho à une tendance contemporaine au ramollissement des structures sociales, à la croisée entre l'extrême fluidité de nos liens et notre nécessaire adaptabilité à des cadres définis. »

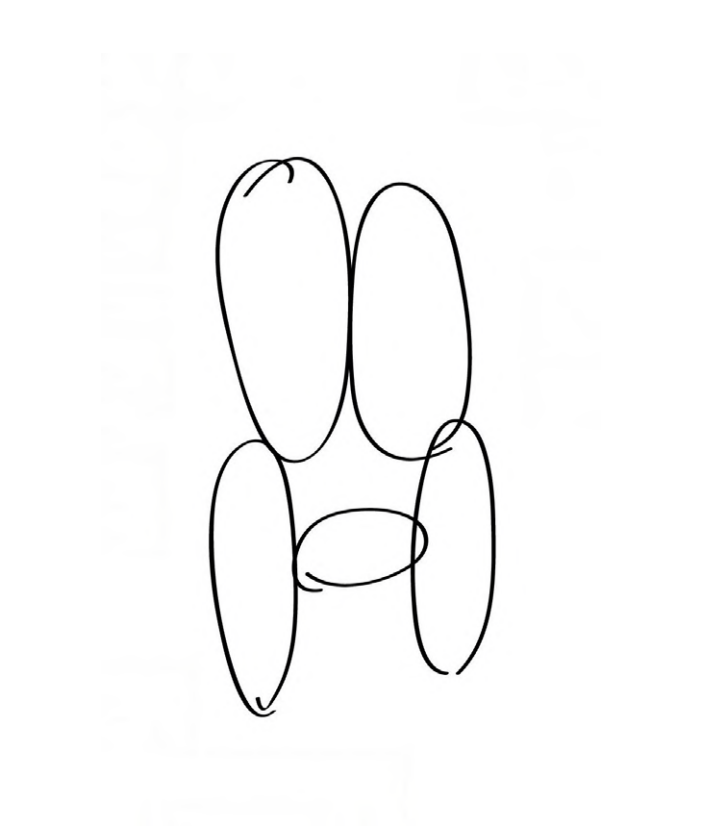
Carlotta Bailly-Borg, *A Liquid Company* (2019). Vue de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Palais de Tokyo, 2019. Crédit photo : Aurélien Mole

La marque politique

→ Kevin Desbouis

Kevin Desbouis met à la disposition des visiteur·euse·s de l'exposition « Anticorps » (2020) des décalcomanies. Le motif qui compose le tatouage est un ensemble de cinq cercles qui dessinent grossièrement l'enveloppe d'un corps sans tête. Il est la réplique de celui que Christophe Castaner réalise face à un auditoire d'enfants lors de l'émission « Au Tableau !!! », diffusée sur la chaîne C8 en février 2019. Alors ministre de l'intérieur, il défend l'utilisation par les policier·ère·s du lanceur de balles de défense (LBD) suite à de nombreuses blessures graves et mutilations sur des manifestant·e·s. Les cercles qu'il dessine indiquent aux enfants les parties du corps que les policier·ère·s sont autorisés à viser.

En transformant ce dessin en un tatouage, Kevin Desbouis souligne la manière dont la violence étatique pénètre le tissu de nos peaux. C'est une interrogation politique sur la représentation des corps.



Kevin Desbouis, *Untitled (CCMCastaner)*, dans le cadre de l'exposition « Anticorps » au Palais de Tokyo, 2020

→ Santiago Sierra

En 1999, l'artiste Santiago Sierra recrute six jeunes hommes sans emploi à La Havane (Cuba). Chacun d'eux est rémunéré 30 dollars pour se faire tatouer une ligne horizontale sur le dos. Cette performance évoque la violence du capitalisme et les inégalités sociales qu'il engendre. La ligne imprécise tracée par les tatouages se prolonge d'un dos à l'autre suggérant l'interchangeabilité des humains en tant que force de travail. Enfin, la ligne de tatouage entraîne un processus de cicatrisation. Elle devient un stigmate, la marque de la manière dont le travail meurtrit les corps.

Santiago Sierra, *250 cm Line Tattooed on the back of six Paid People*, 1999, dans le cadre de l'exposition « Hardcore » au Palais de Tokyo, 2003

→ Wura Natasha Ogunji

Tout comme Kevin Desbouis, les corps de Wuru Natascha Ogunji se limitent à quelques lignes qui suffisent à donner aux corps une dimension politique. Elle questionne l'émancipation des femmes et les dominations économiques et politiques qu'elles subissent au Nigéria.
Elle utilise ici la broderie, une forme d'artisanat traditionnel majoritairement pratiquée par les femmes. Les fils cousus dans des papiers fins composent des paysages abstraits et flottants où les figures se mêlent à leur environnement.

Wuru Natascha Ogunji, *The proof, an undersea volcano, attraction, extraction, distraction*, Vue de l'exposition « Princesses des Villes », Palais de Tokyo, 2019

Créer des connexions

Inventer de nouveaux langages

→ Ulla von Brandenburg

Dans l'exposition « Le milieu est bleu » (2020) d'Ulla von Brandenburg, la ligne est matérialisée par le ruban. Pour l'artiste, le ruban est porteur d'une symbolique : « il est un lien entre notre monde et un ailleurs ». L'exposition est habitée par plusieurs performeur·euse·s. Parmi leurs actions, ils dessinent sur le sol avec ces rubans des signes qui deviennent pour nous des indices à déchiffrer. C'est un alphabet qui nous fait basculer vers un monde imaginaire.

Ulla Von Brandenburg, « Le milieu est bleu », Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste.

→ Babi Badalov

« J'écris peut-être de la poésie mais je ne me suis jamais considéré comme un poète. Ce que je fais consiste surtout pour moi en une succession d'erreurs grammaticales. »

Badi Badalov présente en 2016 au Palais de Tokyo un collage de mots, de concepts et d'images dans une profusion de lignes. L'artiste opère par glissements de mots et de langues. Les alphabets latins et cyrillique se mélangent et se prolongent dans des motifs orientaux. Chaque ligne tracée se nourrit des voyages de l'artiste, comme si Babi Badalov remerciait la poésie, son bagage le plus précieux dans ses errances de l'Azherbaïdjan au Royaume-Uni. Partout où elle est apparue, l'écriture fut associée à la constitution de sociétés hiérarchisées, à l'usage du pouvoir. Ces lignes libres sont à l'inverse l'instrument des dominés.

Babi Badalov, *For the wall, for the world*, Palais de Tokyo, 2016

→ Emily Jones

Pour l'exposition « Anticorps » (2020), Emily Jones reproduit dans le Palais de Tokyo un kiosque en bois délabré vu à Chicago. Elle interroge la capacité du centre d'art à se transformer en espace public, en un lieu de sociabilité et de partage. Sa plateforme est recouverte de graffitis et d'inscriptions. Des lignes qui retracent le geste de l'expression d'une colère. Emily Jones a parcouru Paris pour recenser les graffitis et tags qui en recouvrent les murs, témoignant souvent des injustices et des inégalités sociales. Elle reproduit sur la structure en bois certains de ces signes et invite les visiteur·euse·s et les autres artistes de l'exposition à faire de même. Ces lignes revêtent alors un rôle curatif pour soigner des maux individuels ou collectifs. Sous son aspect naïf, ce refuge est aussi celui de ces lignes de colère.

Emily Jones, *purity is not an option*, dans le cadre de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste. Crédits photo : Aurélie Mole

Lignée, transmission et mémoire

→ Tala Madani

La vidéo d'animation *The Womb* [L'utérus] de Tala Madani présentée dans l'exposition « Anticorps » (2020) retrace en accéléré les neuf mois du développement d'un embryon. Le cordon ombilical est une ligne qui relie le fœtus à sa mère. Il permet de créer une lignée entre une mère et son enfant, de perpétuer une transmission familiale. Mais ici, ce cordon ombilical ne transmet pas que des gènes ou des nutriments : le fœtus se voit léguer l'héritage de la violence extérieure, celle de l'histoire de l'humanité qui défile en accéléré sur la paroi du ventre.

Les peintures expressives de Tala Madani utilisent l'humour noir, l'absurde, la perversion et le grotesque pour dénoncer les travers de la société. Elle manifeste dans cette œuvre la perpétuation de la violence de la société patriarcale.

Tala Madani, *The Womb*, 2019. Courtesy de l'artiste et Pilar Corrias (Londres). Vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo 2020. Crédit photo : Aurélien Mole

→ Bronwyn Katz

La lignée s'exprime aussi chez, Bronwyn Katz qui tente de reconstituer une histoire et une mémoire collective grâce à des « lignes invisibles ». Ces lignes s'incarnent dans celles des ressorts d'un vieux matelas. En réagençant ces fils de fer, elle génère ce qu'elle nomme des « formes-fantômes ». Le matelas usagé fait référence aux déplacements forcés de la population noire sud-africaine et à leurs difficultés économiques actuelles. Le travail de Bronwyn Katz est méticuleux, résultant d'un long travail, comme un « art de la résistance ». En transformant ces lignes de fer, c'est pour elle une manière de manifester la présence encore vivante de la mémoire de ses ancêtres.

Bronwyn Katz, *A Silent Line, Lives Here,* Palais de Tokyo, 2018.

Cartographier le monde

Constellations, rhizomes et connexions

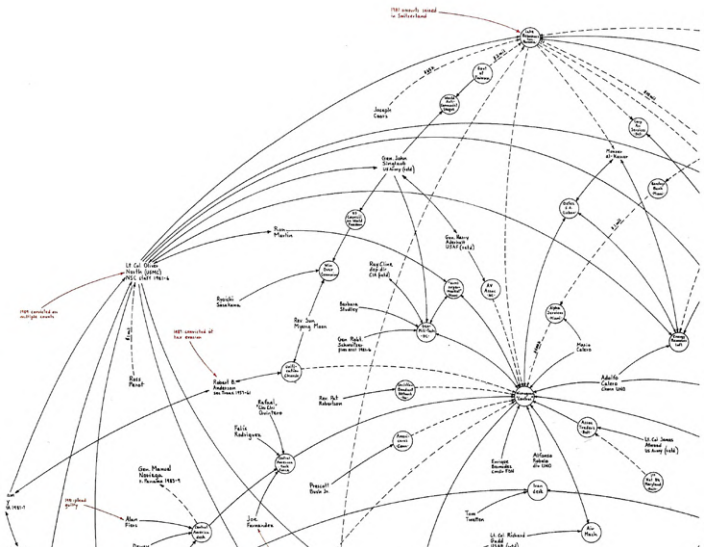
→ Jackie Wang

A l'occasion de l'exposition « Anticorps » (2020), la philosophe et poétesse Jackie Wang publie son essai « Sentiment océanique et affect communiste » dans lequel elle explore une poésie de l'être-ensemble. Le « sentiment océanique » est une notion psychologique ou spirituelle formulée par l'écrivain français Romain Rolland (1866-1944). Elle se rapporte à l'impression de se ressentir en unité avec l'univers ou avec ce qui est « plus grand que soi ». Pour Jackie Wang, il pourrait être atteint par la musique (celle d'Alice Coltrane par exemple) ou la méditation. Ce sentiment est une manière de dépasser les frontières du je pour matérialiser les lignes qui nous unissent aux autres et ainsi former des « constellations ».

« Qu'est-ce qu'une constellation si ce n'est l'illumination des lignes de connexion possibles entre des corps célestes dispersés, de telle sorte qu'ils forment un corps plus vaste ? »

L'intégralité du texte est à retrouver sur le site internet de l'exposition.

Capture d'écran du site Web Anticorps, Palais de Tokyo, 220.



Mark Lombardi, Oliver North, *Lake Resources of Panama, and the Iran-Contra Operation, ca. 1984–86* (détail), 1999.

→ Mark Lombardi

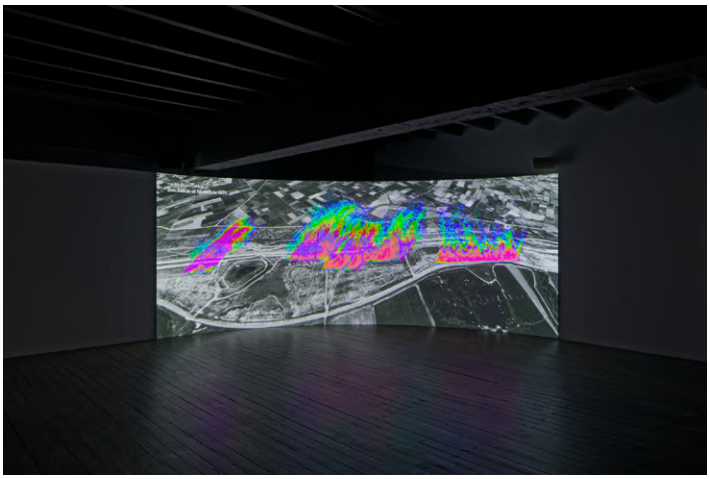
En 2003, le Palais de Tokyo présente « GNS (Global Navigation System) », une exposition qui s'intéresse à la manière dont les artistes représentent le monde contemporain alors que les médias nous abreuvent d'images. Parmi la vingtaine de travaux présentés, on trouve les étranges diagrammes de Mark Lombardi qui retracent les connexions complexes entre les mondes politique, industriel et financier. En 1994, cet artiste abandonne la peinture pour se consacrer à la matérialisation des liens qui unissent différents acteurs de scandales politiques et financiers. Ces figurations qu'il appelle des « structures narratives » sont un travail d'enquête qui fait naître la création d'une nouvelle forme. La ligne devient une manière de révéler la corruption, de matérialiser les connexions et ainsi de mieux comprendre notre monde.

La ligne comme frontière

→ Forensic Architecture

Forensic Architecture est un groupe composé d'architectes, de développeur·euse·s, de cinéastes, de journalistes d'investigation, d'artistes, de scientifiques et de juristes.
A l'occasion de l'exposition « Anticorps » (2020), le Palais de Tokyo présente *Cloud Studies* [Étude des nuages], une enquête sur une nouvelle forme de nuages : les armes insaisissables utilisées par des États et par des grandes entreprises pour contrôler les mouvements des populations – gaz et nuages toxiques, armes chimiques et poisons.
La ligne est ici matérialisée dans la trajectoire des armes chimiques modélisée par le collectif. Elle sert aussi à visualiser les frontières au sein desquelles les populations sont contrôlées. Comme dans les travaux de Mark Lombardi, l'oeuvre d'art résulte d'une investigation et vise à faire office de preuve.

Une vidéo du collectif est à retrouver sur le site internet de l'exposition.



Forensic Architecture, *Cloud Studies*, 2020. Vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Crédit photo : Aurélien Mole

Francis Alÿs, *Painting / Retoque*, 2008, Vue de l'exposition « The Floating admiral », Palais de Tokyo, 2013

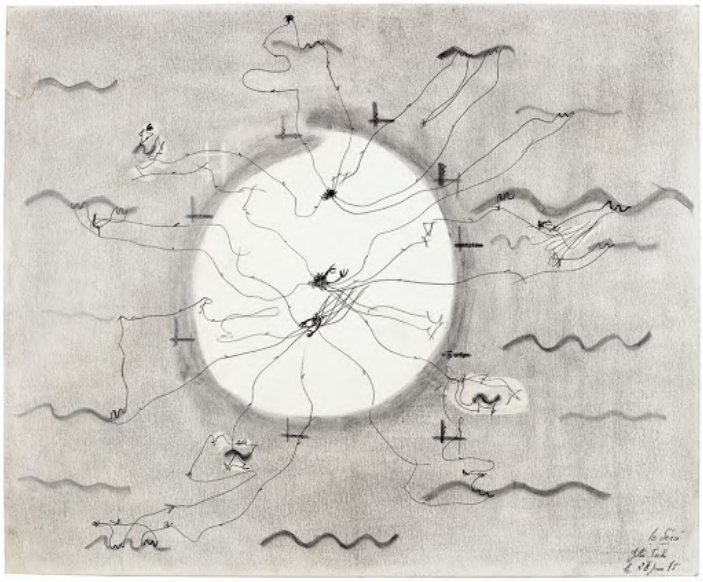
→ Francis Alÿs

Dans sa performance *Painting / Retoque*, Francis Alÿs repeint les lignes jaunes discontinues de la route longeant le canal dans l'ancienne zone du canal de Panama des États-Unis. Le canal de Panama, achevé en 1914 pour relier l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, sépare l'Amérique du Nord de l'Amérique du Sud. Francis Alÿs rend ainsi visible l'idée de délimitation en traçant des lignes dans un lieu symbolique. Ce faisant, il nous encourage à réfléchir à la question des lignes de démarcation, à l'arbitraire du tracé des frontières. L'acte de peindre est ici une pratique politique en réaction au monde réel.

Topographie de la liberté et du hasard

→ Fernand Deligny

En 2012, à l'occasion de l'exposition « Les dérives de l'imaginaire », le Palais de Tokyo présente des dessins de l'éducateur Fernand Deligny. A partir de 1968, il accueille plusieurs enfants autistes dans les Cévennes et invente un dispositif de prise en charge alternatif à « l'espace psychiatrique qui éduque ces enfants à mourir ». Les enfants peuvent parcourir des espaces agrandis, peu restrictifs. Fernand Deligny recense leurs déplacements et constitue des schémas. Elles se présentent comme des réseaux de « lignes d'erre ». Elles sont une trace de l'humain et de sa socialisation. Lorsqu'il évoque les enfants avec lesquels il travaille, Fernand Deligny préfère au mot autisme celui de mutisme. L'autisme n'est pas pour lui une pathologie mais l'expression volontaire d'un refus de parole. Ces cartes nous montrent alors peut-être ce que ces enfants refusent de nous dire.



Fernand Deligny, *Carte et ligne d'erre*, 1969-1978, dans le cadre de l'exposition « Les Dérives de l'imaginaire », Palais de Tokyo 2012

→ Trisha Donnely

Ce n'est pas l'humain qui est au centre du travail de Trisha Donnelly mais le déplacement et sa trace. Elle présente au Palais de Tokyo en 2012 des frottages de mine de plomb sur papier, effectués sur des troncs d'arbres sectionnés. Les traces des insectes qui ont traversé et colonisé le bois apparaissent, telles des routes sur une carte, traces d'un mouvement passé. Elles ne sont pas sans rappeler le geste du dessinateur ou du peintre sur la toile. Cette mise en scène d'un phénomène naturel hanté par un récit met en relation des catégories a priori aussi distinctes que la narration et la science et nous fait voir le pouvoir de la ligne.

Trisha Donnely, *Sans titre*, dans le cadre de l'exposition « Les dérives de l'imaginaire », Palais de Tokyo, 2012

TOP 3 DES LIGNES LES PLUS FOLLES

Tomas Saraceno, *Sounding the Air*, dans le cadre de la Carte Blanche « On Air », Palais de Tokyo, 2018

Tomás Saraceno

À l'occasion de sa carte blanche au Palais de Tokyo, l'artiste argentin Tomas Saraceno réalise *Sounding the Air*, un instrument de musique composé de 5 cordes en soie d'araignées. Cet instrument a la particularité de ne pas être joué par un être humain mais par un ensemble de forces et de présences qui transforment l'espace et ses dynamiques : les mouvements invisibles provoqués, les changements de température, le flux et la respiration des visiteur·euse·s. Cette installation nous permet ainsi d'entendre la voix de l'air.

Renée Levi, *Mia*, dans le cadre de la 15ème Biennale de Lyon « Là où les eaux se mêlent », 2019

Renée Levi

L’essentiel du travail de Renée Levi consiste à modifier la perception de l’environnement dans lequel elle intervient. Pour son intervention à la Biennale de Lyon en 2019, elle recouvre les murs de cinq pièces de lignes dessinées au pinceau, à la bombe ou à la serpillère. Pour l’artiste, la peinture est un geste généreux. Elle ne souhaite pas parler de monumentalité de l’œuvre et tient à préserver une échelle humaine afin de ne pas mettre de distance avec celles et ceux qui la regardent.

Minouk Lim, *Si tu me vois, je ne te vois pas*, dans le cadre de la Biennale de Lyon « Là où les eaux se mêlent », 2019

Minouk Lim

Pour la Biennale de Lyon, Minouk Lim construit un canal d'eau tiède phosphorescente qui traverse les usines Fagor. Cette rivière est surélevée sur une grande dalle de béton et teintée d'une couleur jaune fluo obtenue à l'aide d'un dispositif d'éclairage LED. Dans ce canal, une sphère, telle une boule de flipper géante et réfléchissante, flotte et avance au gré d'un léger courant.

L'œuvre de Minouk Lim résonne avec l'importance des fleuves qui traversent la ville de Lyon (le Rhône et la Saône) mais aussi avec l'histoire de son pays natal. Cette ligne qui creuse le sol et construit deux rives distinctes évoque la partition de la Corée au sortir de la guerre (1950-1953). À l'image d'une frontière infranchissable, le lit de la rivière encercle le milieu de l'œuvre et isole les visiteur·euse·s qui la franchissent.